

Taine s'effondre sur son lit. Un chagrin d'amour à quatre-vingts ans, c'est le bœuf et le merlin. Maintenant il se détériore avec la plus grande rapidité. Il sort errer dans le couloir, comme un fantôme admis. Vingt fois il ouvre et referme la porte de la chambre de Maria Seignalet. Et chaque fois il perd un peu plus contenance, jusqu'à virer au chiffon humide, le cœur glapissant de son désordre intérieur, mourant d'envie de se réfugier dans le lit d'un frère aîné, tout le temps que durera l'absence de Maria.

Rares sont les êtres qui acceptent de se laisser complètement ravir par l'amour. S'abandonner à aimer devrait pourtant aider, le moment venu, à s'abandonner à mourir... Taine débranche la télévision. Il attend Maria Seignalet. D'ordinaire, à cette heure-ci, ils sortent dans le parc, ils y ont affaire : le cyprès les attend pour causer, et le gros œil à facettes d'une sauterelle qui vient se heurter à sa poitrine comme à une vitre. Ou bien une alliance avec des pierres qu'ils ramassent, examinent puis rejettent, juste pour entendre le choc derrière eux et s'en régaler, comme Deucalion et Pyrrha, après le grand déluge grec, avaient jeté par-dessus leur épaule les os de la terre, pour en faire des hommes et des femmes. Puis ils s'accroupissent devant le ruisseau et ferment les yeux. Assis, dans l'amitié de leurs genoux, ils écoutent passer l'eau. Bruissement du micocoulier. Un soir, Maria fit remarquer que ses feuilles se comptent par myriades, et pas une exactement semblable à l'autre. Alors, à quoi serviraient des noms ? Les changements sont infinis.

Comment des noms pourraient-ils marquer toutes ces différences ?

Tout corps se meut en vertu d'un désir. Avec Maria, Taine n'attend rien, n'a besoin de rien et ne croit à rien. Il vit, tout simplement. Chaque seconde, chaque respiration, est une sorte d'euphorie constante. Avec Maria, Taine veut aller vers le meilleur. Mais sans elle, ni machaon ni hanneton, ni le néflier et l'arbousier, en fleurs tous les deux, avec des abeilles parfois, ni la couleur des objets du monde, ni les largesses du ruisseau dans l'air du soir.

Elle doit être malade, pense Taine.

Il entrebâille la porte de la chambre. Le lit est fait. Toujours pas de Maria Seignalet. Cette absence est une cloche pneumatique, une machine à faire le vide. Alors Taine ferme les yeux et voudrait laisser se dilater dans son cœur des paroles qu'elle a prononcées vers lui. Mais il ne se rappelle rien. Aucun fruit ne lui vient à la tête. Maria lui échappe.

Elle était si proche que le plus volontaire des souvenirs n'en peut donner même une image. La présence de Maria excluait toute pensée. Il la respirait et voilà. Dans son amoureuse adhésion, il ne pensait pas, il ne pensait pas à elle, jamais il n'a pensé à elle.

Quant à sa vie d'avant Maria, c'est une aire de pierre blanche, une sorte de halo plat, bref et sans aspérités, dans lequel aucun point n'est distinct d'un autre.

Taine ouvre la bouche. Sa respiration s'interrompt. Les choses prennent une drôle de tournure. Il ne cesse de penser à l'absence inexcusée de Maria Seignalet tout à l'heure, au dîner. Sa serviette dans son rond doré, seule à sa place. Ce soir Marie Seignalet est celle qui ne l'accompagne pas. Il grignote, le double du silence plein la bouche. Les yeux fixés sur la porte vitrée du réfectoire, il n'en finira pas d'émietter un cube de viande perforé par le passage de la brochette.

Maintenant il joue avec la télécommande. Même la publicité a l'air sinistre, laisse percer des significations cachées. Ce qu'il a vu ce soir à la télévision est très différent de ce qu'il voit d'habitude. Peut-il y avoir un monde qui ne soit pas accordé à un sentiment ? L'univers de l'homme malheureux est un autre univers.

Taine ne pense pas à Maria. Penser ne dit pas assez justement comment son chagrin se tourne vers celle qui l'a abandonnée. Maria est avec lui bien plus intimement. Il la transporte. Au point que parfois ses genoux flanchent.